



## Revue de Presse

### *Où vont les robes la nuit*

**Dominique Sampiero**

la Boucherie littéraire

parution mars 2018, collection *Sur le billot*

**Juin 2018** via la revue papier *Décharge* — N° 178 chronique de **Jacques Morin**

Dominique Sampiero : **OÙ VONT LES ROBES LA NUIT** (*La Boucherie littéraire*)

Dominique Sampiero a écrit ce recueil en 2 heures et 3 minutes, un 14 février, en pleine nuit. On devine peut-être, l'insomnie, le face à face avec soi-même dans l'obscurité et le silence. Son livre est une ballade ténébreuse. Ballade dans le sens où il y a un certain bonheur qui se dégage dans le corps et l'amour réinventé, une gracilité des souvenirs, des émotions pures ressenties à nouveau. Et ténébreuse à l'image de la robe noire, désincarnée, qui est comme l'héroïne de ce conte où il n'était qu'une fois. *Une mémoire obscure se glisse dans ma chambre d'ombre.* Il y a l'absence et le deuil. *C'est épouvantable de jouer à croire que tu es morte.* Dominique Sampiero joue sur les interstices entre absence et présence, vie et disparition dans un texte à fleur de fiction et de réalité. Le récit se mue poème. On se laisse emporter dans son rêve éveillé pour au matin *faire tomber la parole en poussière.*

- 12€

**Avril 2018** par **Patrick Joquel** Note de lecture

*Un livre sur l'absence. Celle de la femme aimée. Disparue. Il ne reste que ses objets, ces objets si indifférents à la vie humaine. Il ne demeure que le silence. Le vide. La perte. Et la voix, qu'elle soit sonore ou écrite : cette voix qui cherche à dire le manque. Qui cherche à s'accrocher aux ombres. Qui cherche à dire ce qui n'a pas été assez dit avant. Qui cherche à prolonger cet avant. A s'en nourrir. Pour mieux défier ce nouveau présent qui se conjugue au passé.*

Un monologue émouvant sans être triste. Profond sans se prendre au sérieux. Dense. Simplement dense, comme ces heures de grande nuit durant lesquelles ce texte a vu le jour.

Un livre qui accompagnera celles et ceux qui partagent l'expérience. Chacun de nous, tôt ou tard.

Patrick Joquel

**Juillet 2018** via la revue en ligne *Terre à ciel*, chronique de **Cécile Guivarch** :  
<https://www.terreaciel.net/Hep-Lectures-fraiches-Juillet-2018>

Écrit un 14 février, jour de la saint Valentin, entre 3h16 et 5h19 le matin, *Où vont les robes la nuit* est un livre d'amour et de deuil. Il semble avoir été écrit dans un état de grâce. Souvenirs des corps, du plaisir, d'une petite robe noire, de l'aimée qui est « si loin ». Dominique Sampiero écrit : « je m'endors souvent ta main dans la mienne », signe que l'amour peut durer longtemps, au-delà de la mort. Cette nuit du 14 février, la petite robe noire virevolte, les caresses raniment le corps inanimé. Il y a de la beauté et une infinie tendresse dans la poésie de Dominique Sampiero. Par la force de l'écriture, il fait revivre celle qui n'est plus, il ressent la chaleur de son corps. Une sorte d'alchimie opère grâce à l'écriture. Le poète est conscient pourtant que l'aimée demeure éloignée et il ne peut la rejoindre, encore. « Maintenant il fait nuit. Il fait vraiment nuit. Je vais apprivoiser le corps froid de ma solitude dans le lit // Tu ne viendras pas me rejoindre, tu as besoin de dormir. // Je ne te réveillerai plus. » Il reste alors le souvenir : « enlacée pour toujours / à la mémoire sur ma peau »... Cette nuit du 14 février, provoque une question : « où va l'âme des femmes / endormie dans le cri de l'herbe » ?

*J'ai serré ta petite robe noire contre moi. J'ai senti la nuit s'emboîter au mouvement de mes jambes. Nous sommes restés en chien de fusil comme deux orphelins dans la neige, réchauffés par le désir de ne faire qu'un.*

**Septembre 2018** via la revue en ligne *Recours au poème*, chronique de **Carole Mesrobian** :  
<https://www.recoursaupoeeme.fr/la-boucherie-litteraire/>

Une magnifique découverte que ces deux recueils de la Boucherie littéraire. Le langage y tourne à rebours du ronron des horloges, et va puiser dans l'universalité de nos âmes cette puissance poétique qui évoque en chacun de nous ce que nous portons au plus profond de nos êtres de chair : l'immanence de nos existences, la transcendance de nos parcours.

Deux auteurs, Dominique Sampiero et Nicolas Gonzales, qui ont ceci de commun de porter la poésie au-delà de toute espérance. *Où vont les robes la nuit* et *La Rotation*

*du cuivre* se déclinent selon la ligne éditoriale de cette magnifique enseigne : une couverture qui signe l'identité de la collection, blanc cassé, où se dessinent un appareil tutélaire et un générique en rouge et noir. Les éditions la Boucherie littéraire, collection Sur le billot... Une quatrième de couverture sobre dont l'espace est entièrement dédié au texte, en proposant un extrait de poème. Les dernières pages du recueil sont réservées aux mots de l'éditeur et proposent une courte biographie du poète.

### **Dominique Sampiero, *Où vont les robes la nuit***

Les robes, mais pas n'importe lesquelles, émaillent le recueil de Dominique Sampiero. Une robe, noire... ne reste plus que cette petite robe noire, métonymie de la femme aimée et disparue. Vide, désertée, lieu de rapatriement du réel et repère ultime du poète, face à la solitude. Le travail du deuil est suggéré par le poème liminaire, ce lent chemin, inconnu et escarpé. Si la temporalité ne reste qu'évoquée, nous en saisissons l'étendue. Une date en début de recueil, 14 février, 3h16 du matin, une date à la fin, 14 février, 5h19 du matin. Pas d'année, le temps du deuil ne se mesure pas, il est l'espace désertique d'un voyage solitaire vers l'inconnu. Puis le complément circonstanciel sur lequel ouvre le recueil, qui évoque la réitération des années, et suggère que le second 14 février ne s'inscrit pas sur le calendrier de la même année que le premier. Et puis, le 14 février, c'est la Saint Valentin...

*Tous les ans au printemps, j'ai peur de mourir. Et je ne meurs pas. je me noie dans une fatigue sans fond.*

*J'ai beau dormir, me retourner en long en large dans mon lit, le goût de vivre me résiste. Une mémoire obscure se glisse dans ma chambre d'ombre.*

*De la lumière tombe goutte à goutte sur la peau des vitres, friables comme le sourire de l'air. Il pleut du ciel quand le ciel se sent seul. La pluie fait de moi un esclave de la fenêtr.*

Métaphore du décloisonnement temporel opéré par la disparition de l'être aimé, et de ce travail de la mémoire qui mêle souvenirs et états d'âme, le poème offre des mouvements permanents sur la ligne du temps, là où le poète évoque, au gré de ses errances mnésiques et sensorielles, des images, des odeurs, des mots et le silence, partagés avec la femme disparue. Ni forme classique ni modernité affirmée, en prose ou versifiés, ces poème ciselés dans le haut des vertiges du langage servent une mise en œuvre qui esquisse un univers situé entre le réel et l'absence, et une présence onirique, cosmique, de la femme disparue.

*J'ai attendu sans bouger comme j'ai appris au plus profond de ton sommeil racine, guettant, sur le miel de tes paupières, le fruit rouge de ta grâce ou le mourir laiteux de tes seins, le moindre remou de ton sang sur ta peau. Quelque chose de toi échappé du pays profond où tu dors.*

*J'ai caressé avec mes yeux toutes les courbes, tous les creux et les plis les plus précieux de ton éternité.*

*J'ai rêvé de ta robe  
jours de lunes  
noyant tous mes contours  
dans le souvenir de ses froissements  
et de ses odeurs*

Et c'est grâce à l'écriture que le poète porte ses mots vers cette femme, l'amour perdu, disparu, englouti :

*En m'unissant à toi par cette lettre signée au murmure des horloges, dans le vacarme assourdissant du vide blotti comme un enfant dans le ventre des ténèbres, je m'invente plus vrai, plus pur, comme je ne l'ai jamais rêvé. même si les caresses dans le monde d'ici n'existent plus, je les écris pour que leur écho te réchauffe.*

D'âme à âme, Dominique Sampiero effleure les contours d'azur de la femme perdue. Le poème n'offre aucune résistance à l'espace intersidéral qui sépare les dimensions respectives des deux amants. L'épigraphe d'œuvre souligne la puissance de l'écriture, qui déploie cette parole unique et éternelle, éphémère et toujours recommencée :

*Écrire, c'est entrer dans l'affirmation de la solitude où menace la fascination.  
C'est se livrer au risque de l'absence de temps, où règne le recommencement éternel.*

*L'Espace littéraire, Maurice Blanchot*

Dans l'éternel recommencement de cette sidération, la mort, l'engloutissement de la trace, du pas, de la vie, le poète transcende les dimensions et s'adresse à celle qui n'est plus, à la petite robe noire, vide, mais dans l'immanence de retrouvailles au pays du silence habité par les mots. Et après eux le blanc des pages, là où la cendre des paroles tombées d'un infini libérateur dessine le visage espéré, encore.

*Où vont les robes la nuit  
quand les femmes  
les déposent en offrandes  
à leur chaise ?*

*Où va l'âme des femmes  
endormie dans le cri de l'herbe*